

***L'Historiographie romantique.* Sous la direction de Francis Claudon, André Encrevé et Laurence Richer. Créteil, Institut Jean-Baptiste Say, diff. Bordeaux, Editions Bière. Un vol. 16 x 24 de 285 p.**

Ce riche recueil réunit les Actes d'un colloque qui s'est tenu, les 7 et 8 décembre 2006, à l'Université Paris XII. Les vingt-trois communications qui le composent font collaborer, avec beaucoup d'unité et de complémentarités, historiens et spécialistes de la littérature. Il s'agit d'observer, depuis l'aube du romantisme, la naissance d'une nouvelle philosophie de l'histoire et la création d'écoles historiques considérant le passé comme on ne l'avait pas fait jusque-là. C'est dire que la question de l'héritage de la Révolution constitue l'un des fils conducteurs du volume retraçant une série de dialogues, entre passé et époque contemporaine, et entre historiens qui se font écrivains et écrivains qui s'engagent dans l'Histoire. Il en résultera souvent, chez les historiographes de ce temps, des relectures à grands traits du passé, avec une idée servant de clé de compréhension. La réflexion suit quatre étapes : Sur le Grand Siècle – Le début du XIX^e siècle – Les historiens – Les écrivains.

Sur le Grand Siècle. Isabelle Poutrin analyse en historienne la présentation de la monarchie espagnole dans l'*Histoire de France* de Michelet. L'historien se penche sur la Renaissance espagnole au moment où se jouent *Hernani* et *Ruy Blas*. Sa présentation fixera en France un certain nombre de clichés historiographiques, notamment le désastre de l'Inquisition, servant de faire-valoir à la valeur française, ou l'expulsion des juifs et des maures considérée comme entraînant la décadence de l'Espagne. Il s'agit donc d'un procès de la monarchie espagnole, selon une historiographie plus soucieuse de restituer un climat que d'exactitude chiffrée, et peu originale en regard des clichés du temps.

Dorothea Scholl restitue la vision que Michelet donne de la Renaissance et du baroque, dans une étude cette fois littéraire des procédés de l'historien. La notion de Renaissance a été créée par Michelet, qui met en œuvre une *vision* consistant à ressusciter les âges du passé, ce qui donne lieu à une personnification des époques successives, suivant chacune le parcours d'une vie : ainsi la jeunesse propre à la Renaissance n'est-elle pas éternelle, d'où résulte un baroque conçu comme une décadence de la Renaissance, ce qui se manifeste dans une littérature extravagante. Michelet procède ainsi par typisations antinomiques ; et si dans sa *vision*, l'imaginaire côtoie naturellement la réalité, l'historien a su apercevoir les contrastes habitant les périodes de la Renaissance et du baroque, et préfigure même Bakhtine en soulignant l'apport des traditions populaires dans l'œuvre de Rabelais (p. 44).

Daniel Maira examine la figure de François I^{er} dans l'œuvre de Pierre-Louis Roederer, essayiste et dramaturge. Figure généralement associée à une aurore de la période moderne, François I^{er} est ici opposé à la figure de Louis XII : par son intolérance et son incompétence politiques, il ouvrirait la voie à l'absolutisme. Une telle interprétation est iconoclaste, sous la Restauration. La question est reprise dans une comédie historique en 1826, *Le Diamant de Charles-Quint*, montrant que la politique est menée par les favorites du roi. Une telle démonstration est tournée contre le raidissement politique du ministère de Villèle – mais sépare ce monarque Valois de la branche des Bourbons. Il s'agit donc ici d'illustrer dogmatiquement une vérité historique sous forme anecdotique.

Gérard Gengembre place la pensée de Bonald sous le signe de l'organicisme, en rappelant les principes fondateurs de cette conception historique, celle de la société naturelle religieuse, d'où résulte une vision organiciste des sociétés politiques et de leur constitution – un organicisme biologique, religieux, philosophique, historique et politique. Le Grand Siècle est, à ce point de vue, un modèle de civilisation, miné cependant par une maladie de langueur. La politique de Louis XIV est considérée comme un frein au mouvement de décadence, qui triomphe au XVIII^e siècle – le siècle de l'esprit ; la France des Lumières apparaît comme un

laboratoire social où toutes les expériences de la décadence se combinent, dans une marche vers une fin apocalyptique de l'Histoire qui est le XIX^e siècle. Notre résumé à grands traits ne rend cependant pas compte de la solidité et des nuances de la démonstration bonaldienne ici restituée.

Olivier Catel analyse la perception et les visions romantiques du Grand Siècle dans la *Vie de Rancé*. S'y manifeste le goût pour les histoires de Cour renvoyant Chateaubriand à l'éducation reçue de sa mère. Conçu par son auteur comme un *pensum*, le livre ne constitue pas moins un morceau du grand projet d'écrire une Histoire de France. Chateaubriand met en valeur la sociabilité du Grand Siècle, et se trouve des doubles classiques, Retz et Saint-Simon se liant à lui par des rapports subtils. Le passé est ici revisité au filtre de la mélancolie et de la conscience douloureuse du temps aboli, à la source d'une poétique de la fragmentation d'où n'émerge que la figure éternelle de Bossuet.

Le début du XIX^e siècle. André Encrevé examine le *Discours sur l'histoire de la révolution d'Angleterre* de Guizot (1850). L'historien y révèle d'abord sa passion des idées générales ; il y développe aussi une réflexion sur les évolutions divergentes de la France et de l'Angleterre. La démonstration revêt des implications politiques indirectes, à propos de la toute récente révolution de 1848 : voilà l'exemple d'une révolution qui a réussi contre une autre qui vient de s'enliser ; la recherche des causes de cette réussite anglaise n'est donc pas innocente. Guizot construit une argumentation logique fondée sur une analyse des résultats. Il oppose l'indépendance américaine à la Seconde République en France, et affirme sa préférence pour la monarchie constitutionnelle. Sa méthode historique met en valeur le rôle du mouvement général des esprits, prenant en compte au départ les forces sociales, qui sont politiques et religieuses.

Olivier Millet restitue le Calvin de François Guizot, dont l'historien a en effet publié deux vies, l'une en 1822, l'autre en 1873. C'est la première, située dans la période romantique, qui est examinée ici. Calvin y est approché comme un génie religieux fondateur des temps modernes. Cette biographie, qui apparaît dans le *Musée des protestans célèbres*, retrouve, au-delà de Pierre Bayle, la biographie de Théodore de Bèze dont le sens se voit transformé, de façon à restituer les idées sources de Calvin, propres à expliquer dès lors l'ensemble de son évolution. Guizot se livre ainsi à une interprétation philosophique de l'œuvre, permettant de saisir son unité. Une autre source est examinée, allemande et alors toute récente, celle de Bretschneider. Ce qui intéresse Guizot historien des civilisations, c'est la rencontre d'un individu exceptionnel et des besoins religieux d'une époque.

Michel Rapoport retrace la réception de Gibbon en France, à commencer par la traduction de Guizot (lequel annote en fait la traduction de Pauline de Meulan). La fortune française de Gibbon présente le paradoxe d'un succès considérable et d'une faible influence. Sont examinés quelques grands lecteurs de son œuvre : Chateaubriand, Guizot bien sûr, Michelet qui en fait le maître du *récit* historique. On rejette généralement le rôle qu'il prête au christianisme dans le déclin du monde romain ; on reproche à cet érudit de ne pas critiquer ses sources. Gibbon ne deviendra une référence qu'à partir de Renan.

David Schreiber ressuscite Daunou et son *Cours d'études historiques* : pourquoi sa publication a-t-elle été brutalement interrompue par l'auteur ? Pour proposer des éléments de réponse sont examinés le cours et les nombreux comptes rendus d'ouvrages publiés dans le *Journal des savants*, dont Daunou fut l'éditeur en chef de 1816 à 1838. Peut-être un problème politique s'est-il posé, au moment d'établir une classification des gouvernements. Mais on peut penser qu'au fur et à mesure que Daunou réfute le romantisme historiographique dans ses méthodes, la réfutation reflue sur le bien-fondé de sa propre entreprise ; ainsi serait-il pour finir mis en échec par le riche débat qu'il a engagé avec sa génération.

Emmanuel Fureix expose le cas de Laponneraye au début de la Monarchie de Juillet. Cet auteur de dix-huit ouvrages historiques sur des sujets très divers, se place lui-même au confluent de courants hybrides. Il représente l'historiographie jacobine de la Révolution, dans un cours enseigné le dimanche aux ouvriers, puis diffusé sous forme de brochures, développant une histoire intransigeante et radicale, qui réduit toute modération à une compromission et accorde sa faveur à une justice punitive populaire et à une réhabilitation de la Terreur. Par le public auquel il se destine, Laponneraye milite déjà pour l'affirmation d'une « classe ouvrière », et produit ce faisant un manifeste politique en partie inspiré du robespierrisme.

Hilaire Multon reconstitue la pensée de Joseph de Maistre, proposant une histoire catholique de la Révolution et de ses avatars. On peut rechercher les caractéristiques romantiques de la pensée contre-révolutionnaire (elle-même formée de plusieurs tendances). *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* (1809 et 1821) présente des convergences avec le romantisme allemand, qui ne doivent pas dissimuler les divergences de fond entre les doctrines. Joseph de Maistre élabore une théologie de l'Histoire qui se distingue aussi de Bonald. Sa lecture apocalyptique et cosmologique de la Révolution n'en dessine pas moins les contours de l'espérance romantique d'une nouvelle religion. Par sa conception dynamique d'une révolution religieuse, le penseur conçoit un messianisme opposé au conservatisme figé.

Les historiens. Francis Claudon éclaire le cas de Thiers historien, un historien issu d'une formation composite, le premier historien, avant Taine, de la France contemporaine. C'est le penseur des groupes, des convictions, des combinaisons qui sont ses angles d'attaque. Sa narration serrée annonce le journalisme politique. En présence des archives, il met en œuvre le principe d'*intelligence* prôné par Marmontel. Sa spécialité est le morceau de bravoure, descriptif et narratif.

Laurence Richer rend compte du dialogue entre Edgar Quinet et Saint-René Taillandier, un dialogue épistolaire s'étendant de 1840 à 1869, examiné pour la période entourant la publication de *La Révolution* en 1865 : douze lettres, dont celles de Saint-René Taillandier, conservées à la Bibliothèque nationale de France, sont inédites. On y voit, face à Quinet, le travail littéraire de Saint-René Taillandier (professeur de littérature française à la Sorbonne), qui caractérise le style de l'historien, tente de périodiser la Terreur, situe le livre sur la Révolution dans l'œuvre de Quinet, qu'il différencie de Tocqueville. À noter le débat central, sur les rapports entre la Révolution et la religion, et entre la religion et l'art.

Jérôme Grondeux retrace la réaction de Quinet à la *Vie de Jésus* de David Friedrich Strauss (1835). Ce livre postulait qu'à partir d'un noyau historique mince se serait constitué autour de la figure de Jésus un mythe élaboré par la communauté chrétienne. Quinet prend l'ouvrage au sérieux, mais, dans une chronique de la *Revue des Deux Mondes*, critique ici la notion de mythe, dont l'auteur a une conception trop livresque, et d'autre part l'approche réductrice qui force les textes évangéliques. Quoique manifestant donc un défaut de sens historique par goût excessif de l'abstraction, Strauss rejoint un souci général de Quinet, qui est de situer le christianisme dans le devenir d'ensemble de l'humanité, si bien que la critique historique doit en effet être aussi philosophique. Ces positions adoptées par Quinet sont aussi une manière d'opposer indirectement, à l'éclectisme de Victor Cousin, l'idée d'un débat entre philosophie et religion.

Volker Kapp confronte Quinet et Bossuet historiens. La comparaison se fera, sous la plume de Quinet, entre une *Étude sur Bossuet*, écrite dans sa jeunesse et non publiée, et *Le Christianisme et la Révolution française*, les deux écrits présentant des divergences. Ils sont l'un et l'autre cependant à resituer dans la tendance, générale au XIX^e siècle, à consacrer Bossuet comme modèle de l'art oratoire, son art de la prédication servant l'historiographie en

partant toujours de l'idée première d'où tout le reste découle par une déduction nécessaire. L'éloge de Bossuet se fait beaucoup plus teinté de critique dans le second ouvrage, même si, paradoxalement, ces deux champions du monarchisme et de la démocratie partent en fait de prémisses religieuses assez voisines, nourrissant finalement une conception proche de l'historiographie. On peut considérer que Quinet a évolué parce qu'il prête ultérieurement aux concepts théologiques une valeur civique.

Les écrivains. Lise Sabourin envisage, après une introduction d'ensemble aux mémorialistes du XIX^e siècle, les *Mémoires* de Vigny à la lumière de Saint-Simon et Chateaubriand. L'auteur de *Servitude et grandeur militaires* reprend à son compte les plaintes de Saint-Simon sur l'abaissement de la noblesse, et recourt après lui au portrait individuel. Il partage par ailleurs avec Chateaubriand la conscience de vivre une époque exceptionnelle, le sens aussi du long terme, l'idée que la noblesse ne peut plus guère agir que par la plume, l'évocation enfin par la mémoire des lieux de l'enfance. Il faut souligner la complexité de ces *Mémoires*, à l'état de fragments, ce qui témoigne du dialogue difficile, fait d'avancées et de reculs, de Vigny avec son siècle.

Béatrice Jakobs confronte Victor Hugo et l'historiographie, à travers notamment *Littérature et philosophie mêlées*, recueil de comptes rendus et d'écrits critiques rassemblés en 1854, et la correspondance. On trouve dans ces divers écrits des remarques sur l'historiographie passée, mais aussi bien contemporaine. Hugo estime notamment que la capacité de dépeindre les moindres détails, qui fait la richesse du roman historique, nuit au contraire à la perspective de l'historien, dont il attend une vulgarisation des conjonctures complexes. Les procédés de l'historiographie et du roman se rapprochent pour finir sous sa plume, dans *Histoire d'un crime* et *Choses vues*, essentiellement sous l'impulsion de l'engagement politique.

Anne-Sophie Morel aborde l'historiographie dans les *Mémoires d'Outre-tombe*. Chateaubriand manifeste une très nette conscience des exigences du métier d'historien. La partie des *Mémoires* consacrée à Napoléon est saturée de citations pour disqualifier et démythifier le pouvoir napoléonien. C'est à ce phénomène des citations que s'attache l'étude, en proposant pour commencer une typologie des textes cités et en observant la technique de montage. On voit que les textes cités visent à rendre justice, et une justice posthume, aux victimes de l'Empire, Chateaubriand jouant sur le contraste entre les tableaux brossés et les documents cités. Le mémorialiste se montre conscient que l'histoire ne peut échapper à la fiction, au moment même où elle s'attache à rétablir une vérité.

Mireille Labouret envisage Balzac historiographe, c'est-à-dire comment émerge chez Balzac la notion d'historien de la société, en notant que l'écrivain a commencé par de multiples projets de romans historiques. Peu à peu cependant s'opère un glissement d'un projet d'histoire de France aux *Études de mœurs* du XIX^e siècle. Il s'agit de comprendre les faits, et non de les consigner ; de relever ce qui se perd, ce qui donne au romancier un côté Louis-Sébastien Mercier. Balzac opte dans *La Comédie humaine* pour un temps éclaté, qui obtient cependant de montrer comment le « système » d'ensemble (qui manquait à Walter Scott) enrichit les possibilités de l'historiographe – au moment même de noter que l'époque moderne est opaque à déchiffrer, car Balzac n'est pas le romancier de l'évidence et de la transparence qu'en fait Robbe-Grillet.

Daniel Madelénat confronte le Sainte-Beuve de 1829 et les origines de la biographie romantique en France. La Restauration produit un système biographique complexe : d'une part la société post-révolutionnaire tend à valoriser l'originalité, la singularité, le génie ; d'autre part, quelle est l'autonomie du sujet à l'époque démocratique ? Le romantisme donne naissance à l'entreprise biographique de longue haleine. Dès lors, *Vie, Pensées et Poésies de*

Joseph Delorme est à resituer dans l'effervescence biographique de l'année 1829. Sainte-Beuve exacerbe les tensions entre l'histoire et la perspective intimiste ; il rompt ce faisant « avec la sécheresse des notices » et « la pompe des éloges » ; il achemine le genre, malgré des dissonances à retenir, vers la biographie moderne.

Philippe Godoy retrace le soutien apporté, en 1860, par Alexandre Dumas à Garibaldi – se trouvant à la fois spectateur et acteur d'une aventure politique romantique et romanesque. Ses articles témoignages s'étoffent en œuvres plus importantes, une histoire des Bourbons de Naples et *La San Felice* (1863). Apparaît ainsi, sous la plume de Dumas, une chronique de Naples où il a été nommé par Garibaldi directeur des musées et des collections. Ses positions sont ici comparées à celles de Maxime Du Camp et de Louise Colet. *La San Felice* se situe en 1798-1800, mais résulte de cette récente observation des tumultes napolitains.

Laudyce Rétat envisage l'histoire selon Renan, qui se montre précisément sensible à tout ce qui échappe à l'historien. Renan prend Darwin pour modèle de l'interrogation scientifique, d'où résultent la conception d'une histoire organique, mais qui ne nie pas le rôle du hasard, et un système centré sur un postulat finaliste, où le sens de l'histoire remplace la Providence. Les origines du christianisme constituent ici une question centrale. Au plan de la forme, la restitution du passé se fera par un récit traversé du jeu des analogies et s'achevant en vision d'art (où se réconcilient immersion dans l'époque lointaine et distance vis-à-vis d'elle). Renan dramatise la substance historique ; il écrira de fait des *Drames philosophiques*.

Marie Emmanuelle Plagnol-Diéval décrit l'entrée en littérature de femmes, non reconnues comme historiographes, mais à qui les éditeurs demandent des témoignages sur les mondes engloutis par les changements de régime. Ainsi les Mémoires féminins sont-ils rédigés, sinon publiés, dans les premières décennies du XIX^e siècle, par des femmes appartenant à des sphères d'influence différentes, selon qu'il s'agira de Mme de Genlis, de la baronne d'Oberkirch, de Mme de Chastenay, de la comtesse de Boigne ou de la duchesse d'Abrantès, plus particulièrement confrontées ici. À travers leurs divers cas peuvent être reconstituées les étapes suivies pour se constituer en sujet historique, les mémorialistes féminins mettant en avant des écrits antérieurs (correspondances et journaux intimes), des écrits de réflexion ou d'histoire, des témoignages familiaux. Elles adoptent d'emblée (« discrétion oblige ») une attitude de retrait, se fixent un but moral et donnent des garanties de véracité – autant de conditions jugées nécessaires à leur statut.

Le lecteur d'un tel recueil ne peut qu'être frappé de l'unité de la réflexion et de l'équilibre des sujets traités. L'information est partout solide (les notes sont riches en informations, notamment bibliographiques, ce qui ferait regretter l'absence d'un *index nominum*). La qualité de la rédaction et de l'impression achèvent de faire de cet ouvrage consistant un travail de recherche distingué.

Luc FRAISSE